

DANTES H3A2

Roman

La reconnaissance a la mémoire courte

Benjamin Constant

Artiste, écrivain, Homme politique, Romancier (1767 - 1830)

Préambule

je m'appelle Jean Claude Réveillon dit JCR et je vais tout de suite vous éviter de réfléchir pour vous donner toutes les bonnes interprétations de mon nom, du moins celles que j'ai pu entendre tout au long de ma carrière...Réveillon : "alors tu te remets de la fête" pour les basiques, " et chez bob c'était comment ? " pour les cinéphiles , "ca va papillotte" pour les gourmands, " eh Papy yote" pour les mêmes mais plus fûtés...Voilà ça c'est fait ! Et heureusement que j'ai le sens de l'humour. Je serai en retraite, si tout va bien, dès les premiers mois de 2017 ça vous évite de calculer sachant que dans la fonction publique à 60 piges tu es viré !!

je suis entré à la DCRI* de Lyon en 1976 et j'ai été immédiatement dans le bain en participant activement à l'histoire du gang des Lyonnais. J'ai suivi tous leurs "exploits" qui furent nombreux pendant une dizaine d'années. J'ai vu ce qu'ils ont fait au juge François Renaud, mais tout jeune que j'étais j'ai vu également un joyeux mélange entre des anciens de l'Algérie Française, le Sac et des nouveaux arrivés ainsi qu'un procès retentissant.

Mon histoire personnelle s'est un peu corsée avec l'affaire de Tarnac ou le sabotage des lignes de tvg, ça devait être en 2008 et là j'ai constaté que le politique pouvait faire ce qu'il voulait de sa hiérarchie policière. Par quel mystère et quels ordres a-t-il fallu que je suive les principaux accusés en Seine et Marne et en Corrèze alors que j'étais affecté à Lyon...mystère !

Aujourd'hui j'habite Albion un petit village de la Drôme des collines à 60 km et une bonne heure de mon bureau rue André Philip. Pourquoi Albion sinon le résultat d'un héritage constitué par une maison de 80 mètres carrés sur trois niveaux en plein centre du village. J'y vis seul, ayant perdu ma femme il y a déjà près de 10 ans et uniquement au rez de chaussée mes genoux ayant abandonné toute velléité de gravir les étages supérieurs. Ma fille unique – artiste - qui se fout éperdument des médailles de papa (meilleur flic de Lyon...elle a vraiment raison c'est nul ces distinctions) vient me voir de temps en temps avec souvent un mec différent, ce qui augure peu de la présence de petits enfants à ma retraite.

Les événements dont je vais vous parler dans la seconde partie de cette histoire sont inédits dans ma carrière, mais je vais m'y attacher sérieusement à tel point que le ministre de l'intérieur himself me demandera de coordonner cette folle enquête qui retombera bien vite comme un soufflet, mais n'anticipons pas.

Vous allez découvrir l'histoire de ce petit fils de Harqui , français non seulement de naissance – ça serait peu – mais de coeur, d'éducation et d'histoire qui part dans une aventure folle en complet décalage avec la réalité qui , in finé, l'ignorera ; il bâtira avec "son" équipe un plan diabolique qui, au moment de réussir, s'arrêtera brutalement ; c'est l'histoire d'un solitaire en quête de reconnaissance non personnelle mais familiale des iniquités et douleurs liées à son histoire. Je vous laisse le soin de découvrir pourquoi afin de comprendre que comme dernière enquête de ma carrière elle me laissera une empreinte indélébile.

Enfin, pour compléter un portrait sans complaisance, mon équipe me dit râleur, souvent de mauvaise foi (ce que je revendique !), mais opiniâtre et têtu, guère porté à la récompense médaillée sauf dans les championnats des carpiens, amateur de bières, contrepetteur et caustique. J'aime bien les voitures anciennes – non pas celles de la brigade...quoique ? - mais un coupé 404 délabré qui se refuse à toute sortie et qui s'endort dans mon garage, comme les papys collectionneurs qui n'ont rien d'autre à foutre que de montrer ce qu'était leur jeunesse automobile à des minots qui s'en moquent royalement.

PROLOGUE

Ecully/04 Octobre 2016/Domicile de Alaïa Claire Al-Arris

« Il est 18 heures ce mardi 4 Octobre 2016 étant sur le point de terminer les devoirs d'Hervé quand je vois ,d'un véhicule de gendarmerie stationné sur notre allée d'accès ,descendre un homme et une jeune femme . C'est inquiète – je sais mon mari Jérôme en tournée commerciale -que j'ouvre . s'assurant de mon identité je les fais entrer dans le salon :

Madame, nous devons vous faire part, de la disparition, de votre frère Hervé Allaris qui ne s'est pas présenté à son dernier domicile connu depuis une quinzaine de jours.

Quand avez vous vu votre frère pour la dernière fois....aviez vous des relations suivies...que saviez vous de sa vie.... »

Je n'écoute que distraitement les questions sans me rendre compte que je n'y apporte que des réponses très évasives ne pouvant satisfaire ces représentants de

l'autorité qui me promettent une autre proche visite tout en me disant de « rester » à leur disposition sans quitter, sur autorisation, la région. Phrases banales de séries télé qui s'estompent vite dans mon esprit qui, instantanément, se remplit de photographies et de souvenirs.

Hervé Allaris : oui j'ai bien lu sur un document qu'ils m'ont montré ce nom et prénom qui me rappellent peu mon grand frère de trois ans mon aîné. Pour moi il est Hervé Heydar Al-Arris, au premier prénom rajouté par Maman.

Au petit Bayonne où nous habitons ,après avoir apprécié le coeur du Pays Basque ,nous avons fréquenté la même école primaire ; nous avons eu tous les deux notre baccalauréat dans le même lycée René Cassin, lui en 1997 mention bien, moi en 1999 mention très bien. Il a ensuite quitté la famille pour Grenoble, puis je crois le Canada pendant presque dix ans sans que nous n'ayons des nouvelles que via de rares cartes postales de Noël et des mails froids d'une grande banalité. Il est vrai que mon frère a toujours été un taiseux, trop discret, asocial, solitaire ...j'ai tout entendu moi qui ne pensais qu'à aider les autres lui à se perfectionner dans je ne sais quelles techniques informatiques que je pense très pointues.

Je ne connaissais que son domicile de Vitry sur Seine, dans le val de Marne, près de Paris et encore sans jamais y avoir été invitée. C'est à l'occasion de la mort de notre Père en 2012 qu'il fit une apparition au cimetière de Bayonne, loin derrière le cercueil comme s'il était un étranger. Je le pris alors par la manche pour le rapprocher de la tombe provisoire et j'essayais de le serrer dans mes bras sans qu'il me repousse.

A la fin de la cérémonie il restera quelques heures avec nous et j'en profitais pour lui présenter mon mari Jérôme avec qui je suis mariée depuis presque vingt ans et mon fils Ryan âgé alors de quatorze ans. Je ne lui cachais pas que j'attendais un autre enfant pour le début de 2013. Sans qu'il me le demande je lui précise que je suis assistante sociale dans notre commune lyonnaise de Caluire, que nous possédons une maison à Ecully et que Jérôme, d'ascendance italienne est propriétaire de plusieurs magasins de sport, ancien grand sportif lui même.

Fidèle à lui même, mon frère m'écouta sans poser la moindre question, en me précisant qu'il habitait en banlieue proche de Paris et qu'il était cadre dans une entreprise de services en informatique : rien de plus. Je constatai qu'il n'avait pas d'alliance, même si cette absence ne peut prouver quelque chose, mais je compris bien vite qu'à part son travail il n'y avait ni femme, ni enfant, ni relations professionnelles proches, ni, encore moins de relations sociales.

Prétextant un TGV de retour il disparut de ma vie le 30 Mars 2012.

Il est vrai que dans ma vie de femme je n'ai guère fait d'efforts pour en savoir plus. Habitant une banlieue cossue, disposant d'un niveau de vie très confortable, d'une belle voiture allemande je suis la caricature parfaite de la bourgeoise Lyonnaise ; Une villa avec piscine à Ecully, une grande véranda isolée en jardin d'hiver, un garage pour trois voitures, une multitude d'automatismes à faire pâlir interpol et un grand terrain en pente avec vue sur le Beaujolais. Je suis connue et respectée car notable de ma ville en tant que directrice du CCAS le passage obligé des misères

municipales, après avoir exercé le métier d'infirmière pendant dix ans à Caluire. Mais je sais que tout cela n'est qu'artifices et bijoux sans éclat quand on est éloigné de ses racines – même si on ne se pose pas la question tous les jours, embarqués que nous sommes tous dans la comédie sociale de l'école privée, des cours de danse et de musique, des associations caritatives où il est de bon ton d'être inscrit. Mais quand on a coupé volontairement tous les ponts, démolit les passerelles avec sa famille, quand on a voulu cacher ses noms et prénoms, quand on est incapable de citer, dans une conversation intelligente avec sa famille, son grand Père, son pays d'origine et les actions qui vont avec, tout cela vous rattrape un jour par le biais d'une question de votre grand garçon que vous n'avez pas vu grandir. C'est ainsi que j'ai souhaité rencontrer l'enquêteur principal de ce qu'on a appelé l'affaire DANTESH3A2.

Pour douloureux que cela fût, je fis l'effort en Juillet 2019 lors des vacances d'été que nous allions passer en Toscane, de faire une halte dans ce village d'Albon au Nord de la Drome pour passer quelques heures avec Jean Claude Réveillon, maintenant en retraite qui fût l'enquêteur principal. J'ai laissé toute ma famille à l'hôtel du golf de St Rambert d'Albon, décidé que j'étais à passer le temps nécessaire pour me rassurer ou pas sur l'affaire.

Je découvris alors un frère que je ne connaissais pas – mais ça ce n'est pas nouveau – mais surtout un projet fou qu'il a mûrit pendant des années, une véritable vengeance et une connaissance approfondie de l'histoire de notre famille Algérienne. La honte m'est venue alors brutalement, mon ignorance crasse, mon dédain, mon complexe de supériorité je voudrais les expulser de moi...mais il est trop tard pour avoir envie de connaître mes ancêtres Algériens qui aimaient tant la France qu'ils ont, pour certains, combattus aux côtés des Français dans la grande guerre et pour d'autres ont aidé l'Armée de France pendant la guerre d'Algérie. Oui je suis moi aussi une Harki, mais je le garderai pour moi, en ayant la décence de ne rien réclamer - sauf peut être l'honneur - quand bien d'autres n'ont obtenu que des broutilles.

Merci Hervé de m'avoir fait découvrir tout cela quand j'aurais tant aimé partager ces histoires, ces peurs, ces humiliations voire, peut être ton projet ! Mais je suis maintenant certaine que je n'en aurai pas eu le courage entravée par une vie bourgeoise qui ne pardonne rien. Alors raconte moi maintenant.....

PARTIE UNE
Les racines

CHAPITRE PREMIER
Abdelgani AL ARRIS
l'Arrière Grand Père

Batna*/Marseille Août 1914 / Mars 1917

Il est une heure du matin ce neuf mai 1915 près du village de Carency quand le capitaine réveille tout le monde pour l'assaut : il faut prendre le village de Thélus et enfoncer une par une les trois lignes Allemandes passablement renforcées par le fameux labyrinthe de boyaux joignant entre elles plusieurs maisons et constitué de caves renforcées à la voûte recouverte de béton et aux soupiraux équipés de mitrailleuses. De Carency à Neuville St Vaast c'est un ensemble impressionnant d'ouvrages « blancs » qu'il va falloir faire tomber. Le sixième escadron du premier régiment de marche de spahis* entre en action au sein du XXIème corps d'armée ; commandé par le lieutenant Cauchois, ils seront cinquante à partir et douze à revenir. Cinq blessés dont le spahi Abdelgani Al Arris âgé de vingt et un an qui a perdu sa jambe droite ; il raconte :

« Etant né en décembre 1894 j'étais donc mobilisable tout de suite à la déclaration

de guerre en Août. Mais j'avais alors le choix, attendre la conscription de ma classe ou me porter volontaire, avec une belle prime et la promesse des mêmes droits que les Français...en fait pas tout à fait un volontaire libre de sa conduite. j'incorporais donc le 6ième escadron des Spahis* à Batna*, tout récemment créée et à deux jours de marche de mon douar* d'Arris où je quittais ma famille libre d'esprit.

On nous a formés, presque éduqués, équipés pour nous jeter dans la bataille ; deux mille qu'on devait être dans cette caserne de Batna qui semblait concentrer toutes ses forces dans ce coin des Aurès que je n'aurais pas cru aussi stratégique.

J'avoue que j'attendais beaucoup de cet engagement, voir du pays, rencontrer d'autres gens que mes voisins, découvrir la France sans être sûr d'y aller un jour perdu dans mon douar et surtout me forger une somme de connaissances me permettant de revenir au pays plus riche que quand j'en suis parti. Je n'évaluais absolument pas les risques de se faire tuer , mutiler ou prisonnier bêtement certain que j'étais protégé par je ne sais quelle Divinité et ils nous avaient dit qu'on y allait la fleur au fusil à cette drôle de guerre, allons autant rigoler et en profiter avec ce qui commençait à former un groupe de combattants très soudés autour de leur chef le commandant Denis qui semblait très apprécié par sa hiérarchie.

J'ai eu la chance d'aller un peu à l'école française où j'ai appris à lire et à écrire et je suis capable d'aider à chiffrer tous les achats de l'épicier du village analphabète et un peu stupide que j'aide de temps en temps . Dans les msids* de mon Père c'était d'abord le Coran encore et toujours le coran et un peu d'alphabet rien de plus. Dans mon école-gourbi on a appris beaucoup plus, même si les Parents étaient pas d'accord avec le fait d'apprendre l'histoire de France ou la vie de grands hommes bien loin de nous . Je m'y suis un peu perdu et j'ai rêvé, en géographie, aux noms de Marseille, Paris, Bordeaux que je ne verrais peut être jamais....mais l'armée va bien m'amener quelque part !

Oh je n'y allais pas tous les jours car c'était loin et l'hiver c'était dur ! Mais j'étais content d'arriver sous cette tente montée avec des piquets en fer où il n'y avait que la table pliante du Maître, une quinzaine de nattes et des pioches dont on se demandait bien à quoi celà pouvait servir, jusqu'au jour où il a bien fallu creuser des rigoles autour de notre école pour éviter d'être inondés.

Grâce à l'armée je vais découvrir que tout celà existe bien , j'en suis sûr ! – je l'ai vu dans le seul livre en couleurs dont nous disposions– des maisons plus solides que les nôtres, des gens capables de vous expliquer comment la bâtir et l'équiper...c'est bête mais j'ai envie de découvrir tout ça pour le ramener comme un trésor et aider les Français à faire la route jusqu'à chez nous, refaire une école qui s'envole presque à la première tempête et transmettre à mes futurs enfants.

Ca y est !! nous devons embarquer le 30 août pour Marseille après trois longues journées me menant en camion de Batna à Constantine puis en train de Constantine à Philippeville où nous attend le bateau pour la grande ville Française. j'ai un peu honte, dans ces circonstances de guerre, de parler de ma fête intérieure

m'obligeant à cacher mon étonnement derrière le masque de soldat, mais que de choses nouvelles ! C'est la première fois que je prenais le train, en ayant vu de loin les travaux de la ligne de Biskra à Constantine, persuadé que je n'aurais jamais le premier dinar pour essayer ses beaux sièges de bois. Et le bateau : immense ..que des hommes instruits aient pu bâtir un tel ensemble de métal marchant à la vapeur me laisse pantois. Ah vu comme ça je comprends notre institutrice qui nous intimait presque d'aimer la France. Mais Je serais un peu déçu de dormir presque à même le sol sur un châlit rempli de paille et de boire une eau pas toujours très nette , avaler un bout de pain et des figues. Entre deux sommeils incertains nous atteignons Marseille ,du bruit, des sales odeurs, un monde fou, une précipitation, peu d'organisation sur ces quais bondés de civils et de soldats quelque peu hébétés et désorientés par ce brouhaha bien loin du silence de leurs douars. On ne se connaît pas mais on s'observe en faisant bien la différence, quand on le peut, entre les volontaires et les appelés les premiers étant déjà presque rejetés. Nous devons reprendre un train pour traverser toute la France. Notre chef d'escadron nous prévient que ça va être long , plus de douze heures ! puisque nous devons aller à Villeneuve le Roi (quel roi d'ailleurs ?) à côté de Paris. J'ai tout mon rêve sous mes fesses : les sièges de bois du wagon comme ceux du train de Biskra et dans mes yeux car je ne quitterais pas ma fenêtre pour découvrir les paysages et les bouts de charbon – mon chef appelle ça les escarbilles – dans les yeux. Je suis encore à l'école le nez sur la carte de France !

Après une revue de paquetage faite sur un bout de trottoir à la gare de Lyon, nous nous dirigeons en camion brinquebalant et puant vers le sud de Paris ; j'ai du mal à ouvrir mes yeux pour voir cette grande gare dite de Lyon, puis celle de la Bastille, traverser le bois de Vincennes et prendre un chemin incertain vers une grande gare sans bâtiment avec des milliers de wagons que de petites locomotives à vapeur poussent en de multiples directions. Nous longeons un fleuve pour arriver à la caserne de Villeneuve le Roi, une caserne où rien n'est bâti en dur ou tout est bois et tôle un peu comme chez nous. Nous y resterons quarante jours . Ce fût une période où nous sortions en ville avec nos camarades autour de la caserne et de la gare pour y regarder passer les femmes et nous enivrer de cette atmosphère française encore loin de la guerre. Même si nos permissions étaient rares, contrairement à celles des Français, on était dans une drôle de situation car par encore au front sinon dans notre imagination et une forme de liberté que nous ne connaissions pas sous le joug d'employés colons. On était même drôlement bien accueillis par une grande partie des habitants de Villeneuve dont beaucoup n'avaient jamais vu d'Algériens des colonies, une petite partie seulement nous soupçonnant d'apporter la tuberculose et la vérole.

Quand on a du quitter notre casernement provisoire certains ont rejoint des ateliers de grandes entreprises pour fournir un effort de guerre lié à l'armement ; ils ont eu la chance, que je n'ai pas eue, de découvrir le mythe de l'ouvrier français et de côtoyer pour la première fois des communistes dont on craignait un peu l'autorité et la façon d'organiser le travail et pire de revendiquer. Je fus donc pris dans le mouvement pour suivre la retraite des Allemands en trois jours pour rejoindre l'Aisne ; pendant tout le mois de septembre 14 on est ballottés de l'Aigle vers le 17

vers la Somme pour se poser complètement crevés à Goyencourt dont je ne peux oublier le nom car nous y fûmes reçus, à notre grande surprise, en vainqueurs mais où surtout ma vie de simple spahi allait changer. En effet, le commandement s'aperçoit que la cavalerie devient inutile et scinde alors le corps d'armée en active et poste arrière tenu par un régiment encore à cheval : ça sera mon régiment.

A la fin du mois de décembre je suis un spahi marcheur et il faut bien que je m'adapte à cette nouvelle fonction en abandonnant notre belle tenue dont j'étais très fier ; plus de burnous, plus de saroual, plus de chèche plus de giberne ; plus de carabine mais un mousqueton avec baïonnette. Nous voilà comme les copains en kaki : pas bête le commandant de nous donner un peu de liberté de mouvements. Jusqu'à l'été on occupe les tranchées avec beaucoup de pertes lors des attaques pas toujours réfléchies comme celle de Carency dans un autre département dont j'ai oublié le nom ; c'est là que je suis avec mon maréchal des logis qui s'appelait Pouget blessé ; mais je m'en tire mieux que lui et suis évacué sur Liévain où je suis bien soigné, une jambe en moins quand même. Un officier de passage me confirme alors mon retour au foyer pour la fin juillet 1915 si tout va bien, ce dont je ne suis pas persuadé et les jours qui suivent me donneront raison.

En fait je vais traîner d'hôpitaux de campagne en centre de repos, sans aucune nouvelle des mes compagnons de tranchées, en essayant de maîtriser au mieux un équilibre précaire entre une jambe valide et une béquille branlante. Je serais de retour au Douar, par le même chemin qu'il y a deux ans au début de l'année 1916.

Avoir vu la mort de près, la disparition brutale des copains, les blessures atroces qui font pourrir les corps, revenir bancal mais vivant et avoir vu le progrès en marche, l'électricité, les trains, des logements confortables, des appareils nouveaux qui épargnent bien des efforts et même des avions... tout ça pour retomber dans notre misère des Douars ! Je viens d'avoir vingt deux ans et je vais épouser la fille d'un des mes cousins de Kimmel : c'est prévu pour Mars 17 .Je devrais remercier le Président Français qui m'a octroyé une prime de retour et ce qu'ils appellent une pension de guerre pour invalidité de quatre cents francs de France, ce qui devrait tout juste de me permettre de donner à manger à ma future famille pendant l'hiver et le printemps. »

Le spahi Abdelgani Al-arris restera au Douar Arris jusqu'en 1923 ; il s'installera à Kimmel où il aura deux fils Rabah né en 1923 et Mahmoud en 1925. Il mourra en 1932 à l'âge de soixante ans ; c'est alors sa femme Djihane-Alina qui élèvera seule ses deux fils.

CHAPITRE DEUXIEME
RABAH AL ARRIS
Le Grand Père

ALGERIE/willaya* des Aurès/ Batna /route de Talzout/juillet 1962

Un double clac vigoureux résonne dans tout le camion : c'est la ridelle arrière que l'on ferme et une bâche qu'on rabat sous le regard des soldats apeurés n'osant pas protester sur le sort de leurs informateurs qui, ils le savent déjà, resteront au pays pour être, ni plus ni moins abandonnés par l'armée Française. On se pousse, se bouscule, sans comprendre grand chose, jetant des visages interrogatifs autour de soi pour se demander si les amis d'hier sont devenus les ennemis d'aujourd'hui. On ramasse le moindre gamin, le plus petit porte fusil du bled, l'illettré au service de l'armée...les soldats travaillent beaucoup au hasard histoire de ne pas ramener le Renault* vide et contrevenir aux ordres. Mais quels ordres ? Protéger ce qu'ils appellent les Harkis, les éloigner de leur Douar mais pour les amener où, les faire monter à la capitale près du Port pour la France ? On murmure même qu'arrivés en

France ces combattants de l'ombre pourraient revenir au bled dans un coupe-gorge organisé pour eux . Constaté ce qui se passe aujourd'hui c'est ne pas avoir de réponse précise.

Le lieutenant Jean R... donne ses ordres repousse, avec force, ceux qui furent des hommes discrets, toujours prompts à aider les Français, disséminés qu'ils étaient depuis 1955 dans toute la willaya, certains même avec des fonctions officielles.

BATNA est dans les Aurès à plus de mille mètres d'altitude où il gèle fort en novembre et où l'été on transpire ; tout le monde se remue, s'énerve, crie, revendique , le climat pesant s'estompe vite remplacé par un fort ressentiment qui commence seulement à s'installer au sein de cette population Harki qui aura eu le tort d'être du mauvais côté de l'histoire.

C'est à cet endroit précisément sur cette route de Talzout que sera élevé des années plus tard un musée célébrant les actions des moujahids Algériens de la Révolution qui, fort logiquement, oublieront ces populations . Alors même que l'édifice a failli s'appeler musée des martyrs on peut légitimement s'interroger sur les bonnes et les mauvaises catégories de martyrs.

Rabah reste sans voix devant ce véhicule kaki qu'il connaît bien et ces hommes qu'il connaît autant, devant cette raffle qui ne porte pas son nom, devant ce choix qui lui est bénéfique, puisqu'il reste seul au Douar sans qu'il sache pourquoi ; on ne lui enlève pas son vieux fusil et il ne trouve pas de réponse dans le regard du jeune lieutenant. Il remonte alors le temps dans sa tête devenue vide, il essaie de remettre un peu d'ordre dans cette histoire familiale qu'il veut encore noble et se souvient .

Né en 1923 au douar Arris dans les Aurès willaya de Batna, il a rejoint Kimmel qu'il n'a jamais quitté, il en est le garde champêtre ; il connaît tout sur tout le monde, les bassesses, les petites gloires, le commerce et le trafics bref il voit tout , entend tout sans rien dire jusqu'au jour où un sous-officier Français l'approche avec des arguments qui délieraient la langue d'un muet : pensez ! doubler voire tripler son modeste revenu d'employé de la ville en échange, tout simplement, de l'observation des mouvements visibles et moins visibles de la population est, à tout le moins inespéré ou louche. Même si il sent une légère menace sur sa famille il compte vite ; Mais contrairement à certains de ses collègues, dans d'autres douars, il se fait discret et ne fait pas le bravache avec son arme dont il commence à savoir seulement s'en servir. Il sait qu'il veut et doit lutter contre le FLN* non seulement parce que c'est son rôle mais parce qu'il n'a jamais été d'accord avec leurs idées.

"Brandir mon arme et ils sont tous comme des agneaux fallait voir ! Ce sont des lâches qui s'attaquent aux plus faibles, tronçonnent discrètement les poteaux télégraphiques pour couper les liaisons et menacent des simples pour avoir de la nourriture ; y a plus de doutes maintenant le FLN c'est plein de bandits. Mais avant tout ça j'ai hésité, il faut que je vous dise un peu ma vie de walad.*..*

Mon Père Abdelghani était né au douar d'Arris vers la fin de l'année 1894 à une journée de marche de Kimmel et s'occupait d'un grand troupeau de chèvres. Il aidait à la commune mixte grâce à sa connaissance du Français quand il est revenu mutilé de la grande guerre en 17 : ça a duré six années et il a pu nourrir sa famille.

Nous n'étions pas dans la misère mais il a quand même voulu mettre un toit solide sur moi et mes deux soeurs et il a fallu s'installer à Kimmel certain qu'il était de continuer à travailler , ce devait être dans les années trente j'étais tout gamin et je m'en rappelle encore ; je soulevais des planches plus lourdes que moi, planches destinées à notre gourbi fait plus de torchis et de pailles et branchages que de bois ; une seule porte pas de fenêtre. Ce douar semblait tout acquit aux idées nationalistes, mais en réalité il était dominé par un personnage qui ne parlait même pas le français et qui s'appelait Adjel ; il a disparu en début cinquante un et le calme est revenu. Mon Père Abdelghani qui avait été volontaire pour la grande guerre et en est revenu une jambe en moins m'obligea à fréquenter l'école primaire élémentaire réservée aux gens comme nous : ceux du Douar ; il fallait faire plusieurs heures de marche, aussi, je n'y allais pas tous les jours ! On était pas nombreux et je peinais à apprendre cette langue difficile et je me perdais dans une histoire que je ne reconnaissais pas. Plus tard, mais je ne le savais pas encore, je lui en serai reconnaissant car je serai capable de parler et réfléchir en français. cela me sera fort utile tout en me faisant reconnaître presque comme un caïd de mon douar.

C'est à Kimmel neuf années après notre arrivée, en 32 que mon Père mourut. C'est ma mère qui a continué à nous élever car je n'avais alors que neuf ans et mon petit frère 7. Puis je me suis marié très jeune pour aider ma Mère, j'avais dix sept ans .Quand mon premier garçon Fouad a eut sept ans je décide d'accompagner des volontaires réunis par Taouli pour attaquer la caserne des tirailleurs de Batna; il faisait très froid en ce mois de novembre cinquante quatre et on appréciait le semblant d'équipement fourni par quelqu'un de connu dont on faisait semblant d'ignorer l'identité et le métier de bijoutier ; des véritables uniformes américains qu'on avait du voler au stock du village nègre de Batna. On était à peine vingt cinq non préparés et contre tous ces soldats armés et ça n'a pas manqué : on est revenus pas fiers, même si on a tiré quelques coups de fusils sur les bâtiments des spahis. J'y avais cru au soulèvement local, tout le monde en parlait à Arris, à Tébessa où il y aurait un stock d'armes venant de Tunisie .

Ca m'a dégoûté ! Car je suis quelqu'un de simple et je croyais tout ce qu'on me racontait et la facilité de prendre les armes contre le fln...des mensonges tout ça ! Alors je me suis fait discret puis l'armée française a commencé à tourner autour de moi..."

"Bien sûr, au début, dans les années cinquante trois , quatre on les connaissait ceux du FLN et on y croyait pas beaucoup. Ah après Sétif on a eu la trouille...il y a eu beaucoup d'excès, ils ont violé, égorgé...rien de mieux pour nous jeter dans les bras de l'Armée Française..et puis je voulais protéger ma famille ! C'est eux qui sont venus vers moi, ils étaient intéressés parce que je connaissais le dialecte des

Aurès. Ils m'ont donné un vieux fusil, quelques frusques et m'ont presque imposé de descendre à Batna ; c'était pour mieux nous contrôler, mais non ! Je suis resté au Douar et ils ont bien compris que c'est là que je leur serai utile.

J'ai eu quinze mille francs à l'engagement il paraît que certains auraient touché jusqu'à vingt mille : une somme quand on a du mal à nourrir sa famille et qu'on a tout juste l'équivalent du dixième de cette somme pour l'année et avec un travail ; je ne parle pas des chevriers qui crèvent de faim dans leurs montagne .Ils ont rajouté, sous conditions sept cents francs par jour, quand mon petit frère en se brûlant les mains à sa forge a de la peine à les gagner en un mois. Le tournis que j'avais avec ces sommes. J'ai jamais demandé le paquetage et peut être que je l'aurais pas eu, mais le lieutenant Jean n'était pas avare de quelques avantages pour ma famille.J'étais fier de protéger les miens et de faire partie de l'armée, mais je redoublais de prudence et dormais presque debout les yeux ouverts toutes les nuits.

Dans son douar de Kimmel, groupement de maisons familiales dans lequel son jeune Frère Mahmoud occupe la fonction de maréchal ferrand, il est chargé, au début 1959, de missions légères de renseignement ; puis la confiance mise en place il fit partie d'un groupe de défense armé avec pour but de surveiller les mouvements de ceux qui étaient actifs ou sympathisants de l'Armée Nationale de libération Algérienne*. Faut-il préciser la dangerosité d'une telle mission dans une willaya en pointe de la contestation contre l'autorité Française. Mais il faut également préciser qu'être armé est certes rassurant, mais que devient cette action quand les mêmes armes sont vite remisées sous clefs dans un hangar de l'armée de peur, selon un sous lieutenant, qu'elles deviennent vite la propriété du FLN...de quoi dérouter ces suppléants. Etre attaché à un groupe de défense ce n'est pas faire partie de l'armée régulière : ça Rabah l'a vite compris et il connaît bien les risques du métier de garde-champêtre dans ce pays devenu sanguinaire et il entend quelquefois au marché la musique qui vient de Kabylie où on chuchotte qu'au village de Khemis Maatkas on tue sans jugement on exécute sur ordre dans cette région qui n'en est pas une selon l'administration centrale.

Dans cette famille on est, bien évidemment musulman mais modéré tout en faisant ses devoirs religieux régulièrement. L'attachement à l'armée Française et, par voie de conséquence à la France et à ses valeurs est venu plus par réaction aux premières exactions des compagnons autonomistes algériens que par militantisme borné. La remise d'une carte d'identité de "Musulman Français" se distinguant de celle des colons appelée tout simplement Français "non musulman" a, bien sûr , au delà d'un signe de reconnaissance, été un des éléments déclencheurs du rapprochement de la famille vers les Français.

Autre élément important c'est l'incompréhension totale de ce qui se passe dans les mouvements naissants luttant pour l'indépendance de son pays. Ah l'indépendance dont on parle discrètement au marché sans oser enrichir la conversation ; Rabah qui achète des graines chez Mounir handicapé mais plein de bonne volonté fait remarquer discrètement au Patron : "*que le plus faible c'est l'Algérie et toi tu es le Français patron qui sera incapable de travailler sans lui et lui sans toi il mourra de*

faim.....alors l'indépendance c'est pour quand ...?"

En discutant avec ses voisins lors des soirées d'été il est difficile de s'y retrouver entre le MNA* et le FLN...une différence de violence c'est sûr, mais aussi une limite très floue sur l'attitude à avoir avec les Français..tout cela va mal se terminer Rabah le sent bien . Mais tout est encore récent et beaucoup de questions se posent après le départ de ce camion.

On sentait une certaine harmonisation entre l'Islam et la République sans que la famille et les amis en fassent tout un système ; le djihad d'alors violent et sectaire – et encore on verra pire quelques années plus tard – est discrètement rejeté au profit partiel d'une République lointaine qui a, quand même, amélioré leur vie quotidienne et permis à l'école d'ouvrir la willaya au delà de l'Algérie si ce n'est timidement au nord de l'Afrique et plus lointain au delà de la Méditerranée.

En 1955 ses trois enfants Salim 10 ans, Fouad 8 ans et Jihane 9 ans la fréquentent avec plus ou moins d'assiduité, mais il est fier de ses garçons – lui tout juste capable de s'occuper de ses quelques chèvres - un qui veut s'instruire l'autre qui semble vouloir s'intéresser aux futurs combats sans qu'il en soit bien sûr, la fille très effacée voire servile voulant s'occuper de sa famille, ça il en est certain.

Tout le clan de Rabah pressentait que ces luttes fratricides allaient mener le pays tout entier vers des destinées sanglantes et que l'avenir des enfants était bien incertain partagés qu'ils sont entre un début de culture Française et un militantisme musulman plus violent que constructif.

Ce n'était pas la colonisation pure des plantations du sud où le gîte et le couvert font, un peu oublier , la discipline de fer, mais un voisinage utile qui permettait d'avoir des matières premières plus nombreuses et variées, de pacifier les relations avec les willayas voisines, de renforcer des chemins devenus routes, de découvrir de nouvelles espèces agricoles. Bien sûr on regardait passer les beaux camions de l'armée en se disant qu'ils pourraient être bien utiles à certains transports difficiles à dos d'âne et les jeunes militaires ne manquaient pas de rendre souvent de tels services.

Ainsi ce jeune lieutenant Jean qui lui ferme brutalement l'accès au Renault de l'Armée a-t-il voulu le sauver ou lui demander d'ignorer les transports illégaux de carburant peu raffinés venant d'endroits anonymes ; les regards des jeunes soldats venus discrètement et souvent boire le thé ne masquent pas l'âcre fumée du démarrage brutal qui va dans les yeux et tout lui paraît irréel. Il en gardera à vie un ressentiment profond et l'envie immédiate de brûler sa carte d'identité Française qui n'avait pourtant qu'à peine quinze ans d'existence. Ce n'est que bien des années plus tard qu'il comprendra que ce jeune lieutenant a enfreint volontairement toutes les règles d'alors (il a peut être d'ailleurs payé cher sa désobéissance) en remplissant son camion de supplétifs la plupart jeunes, célibataires et un peu tête brûlée, alors qu'il savait pertinemment que je souhaitais rester seul au Douar entouré de ma famille même dans ce pays devenu incertain à l'avenir trouble et aux capacités intellectuelles, matérielles, politiques bien diminuées au départ des Français. Il se doutait que les ordres , qu'il résume comme un simple paysan non

dénué de bon sens – étaient de laisser partir ceux qui le voulaient bien laissant les autres à leur sort. Le lieutenant Jean savait que ma vie était ici et pas en France, que je ne pouvais pas laisser mes enfants à l'abandon, mais aussi qu'au départ de l'Armée les moudjahidins ne manqueraient pas de descendre des montagnes.

Rabah se demandera, plus tard , qu'est ce qu'a bien voulu dire le "Grand Général" sur les bords d'un beau lac Français en nous signifiant que nous pourrions aller en France ou rester chez nous : est ce aussi facile ? Les plaies sont béantes, les blessures ouvertes, le ressentiment définitivement installé, les jalousies exacerbées entre les nationalistes et les sympathisants de l'état Français colonialiste, alors même que nos Parents et Grands Parents vivaient au mieux en bonne intelligence, au moins mal dans le silence. Ces fameux accords d'Evian seront bien vite bafoués par les autorités Algériennes et il constate : *"une véritable chasse aux suppléants comme nous et donc, mais je m'y attendais, à un non respect de la parole échangée en France."* Pour dire les choses autrement : en métropole entre ordres et contre ordres, moyens trop faibles, voyages entre les ports Algériens et Français c'est un gigantesque foutoir !

"Je n'ai pas envie de déplacer toute ma famille, même si je sens bien que, pour quelques uns de mes enfants, celà risque d'être nécessaire, de vivre dans un endroit nouveau loin de mes racines avec des habitudes européennes bien en décalage avec la vie tranquille du Douar.

Même si nous sommes proches de la misère et que notre niveau de vie s'améliore à la vitesse du chameau qui dort, ce n'est pas le don d'un fusil qui me fera changer d'avis, du moins l'ai je cru jusqu'à ce que la violence des nationalistes me fasse choisir le clan qui me paraissait le moins guerrier : que d'illusions".

Aussi dès 1961 Rabah décide de rester en toute connaissance de cause, une décision qui fût longtemps débattue surtout avec son petit frère Mahmoud à l'affût d'opportunités, il en est certain, qui tardent à venir . Il n'a fallut que quelques jours suivant le départ des camions pour que les "marsiens" – ces débiles sanguinaires qui ne connaissent que la barre de fer comme outil pour discuter - débarquent dans son village, armés de ces foutues barres de fer pour capturer les camarades sympathisants de l'Armée Française. Justice expéditive, passage à la petite prison du marché aux oiseaux – il échappe à la sinistre vraie prison de Lambèse - et le voilà , subitement, sans aucune explication, libre de ses mouvements lui qui craignait le pire d'abord avec l'Armée Française puis avec ses "faux amis". Une haute autorité aurait décrété qu'ils seraient tous plus utiles à travailler pour la nouvelle Algérie que jetés en pâture aux extrémistes ou expulsés en morceaux : une sorte d' amnistie dont il cherche encore les conditions qui finiront par ne jamais exister si ce n'est sous des formes surnoises et lâches de la part de petits fonctionnaires ayant le seul pouvoir d'emmerder les autres.

Les violences ne cesseront pas pendant des années et les vengeances tardives lui prendront son fils aîné Salim qui avait eu l'idée, quelques années auparavant, de traîner avec quelques militaires, décidé qu'il était de franchir la Méditerranée ; il fût